

Sur Klemperer, Canet, le 09 02 2009

Victor Klemperer a écrit son journal quotidien, dont une partie, de 1933 à 1941, a été publiée sous le nom de *Mes soldats de papier*, sur des petits bouts de papier. Il est des livres comme celui-là dont le mode de production est essentiel. J'en connais un autre, *Le scaphandre et le papillon* de Jean-Dominique Bauby, dont il faut lire chaque lettre, puisqu'on sait qu'il a dicté ce texte avec sa seule paupière. Ces deux livres forcent l'admiration.

Klemperer est né en 1881 à Dresde et il y est mort en 1960. Il a donc passé toute sa vie dans cette ville, ce qui, en soi, est une épopée car était juif. Professeur de littérature française, en 1933 il a été destitué de sa chaire, est devenu manœuvre, contraint de travailler en usine, dans les conditions qu'on imagine, mais il a survécu. Étant « demi-juif » (!) pour avoir épousé, par hasard, une « aryenne », il avait le droit de survivre dans la « maison des Juifs ». En 1945, sa déportation est décidée, le jour du bombardement de Dresde et ses 100 000 morts.

N'épiloguons pas sur ce massacre. Les services de répression sont désorganisés, Klemperer s'enfuit dans la forêt, et parvient à retrouver ses petits bouts de papier. Arrive l'Armée Rouge. Et Klemperer va vivre le reste de sa vie sous la férule de Staline et consorts. Après avoir été un homme du commun jusqu'à Hitler, puis sous-homme sous Hitler, il se retrouve héros sous Staline, ce qui impliquait pour lui un certain nombre de devoirs, comme faire des conférences un peu partout. C'est ce qui justifie le commentaire de ces trois pages, qui vous donneront à la fois le style de Klemperer, et ce qu'il tente de noter : l'évolution et l'empoisonnement, en quelque sorte, de la langue allemande par les mots du IIIe Reich, une novlangue qu'il nommera LTI¹, Lingua Tertii Imperii, ce troisième empire qui devait durer mille ans. Voici le texte et ses commentaires.

AUFZIEHEN² [MONTER]

Je « [re]monte » une montre, je « monte » un métier à tisser, je « [re]monte » un jouet mécanique : dans chacun de ces emplois du verbe *aufziehen*, il s'agit d'une activité mécanique exercée sur une chose inanimée et non réfractaire.

Du jouet mécanique, toupie ronflante ou animal qui marche en hochant la tête, on passe ensuite à l'emploi métaphorique de cette expression : je « monte » [un bateau à] quelqu'un. Cela signifie : je le berne, j'en fais un personnage comique, une marionnette³, l'explication du comique selon Bergson, comme étant l'automatisation du vivant, se trouve ici confirmée par l'usage linguistique.

Dans ce sens-là, *aufziehen* est assurément un péjoratif, certes inoffensif mais un péjoratif tout de même. (C'est ainsi que le philologue nomme toute signification « dégradée » ou dépréciée d'un mot : le nom de l'empereur Auguste, le sublime, aura pour péjoratif Auguste, le naïf, le clown.)

À l'époque moderne, *aufziehen* a pris un sens spécial, à la fois laudatif et résolument péjoratif.

¹ Le texte que je commente ici est extrait d'un recueil des « papiers » de Klemperer intitulé LTI. Il s'agit du septième chapitre, où il traite du verbe *aufziehen*.

² NDT. L'auteur illustre ici, dans de multiples exemples, les avatars du sens de ce verbe avant et pendant le Troisième Reich. Pour ne pas nuire à la lisibilité du chapitre, j'ai traduit *aufziehen* par « monter » ou par une expression comportant ce verbe. Pour les sens figurés et péjoratifs principalement, j'ai fait apparaître l'expression allemande entre crochets.

³ NDT. Notons au passage qu'autrefois, pour dire « tourmenter quelqu'un, le taquiner », on employait familièrement en français le verbe « mécaniser ».

On a dit d'une réclame qu'elle était bien ou grandement « montée ». Cela signifiait qu'on reconnaissait l'habileté commerciale et publicitaire dont elle témoignait, mais c'était en même temps une allusion au caractère exagéré, charlatanesque et surfait de l'offre. Tandis que le verbe apparut tout à fait clairement comme péjoratif lorsqu'un critique de théâtre jugea que tel auteur avait « monté de toutes pièces » [*groß aufgezogen*] telle ou telle scène. Cela voulait dire que cet homme était davantage un technicien sans scrupule (et un séducteur du public) qu'un poète sincère.

Tout au début du Troisième Reich, on aurait pu croire un instant que la LTI avait repris ce sens métaphorique réprobateur. Les journaux nazis célébraient comme un acte patriotique le fait que de braves étudiants aient « détruit ce coup monté pseudo-scientifique [*wissenschaftlich aufgezogen*] qu'était l'Institut de sexologie du professeur Magnus Hirschfeld⁴ ». Hirschfeld étant juif, son institut était « un coup monté pseudo-scientifique » et non pas vraiment scientifique.

Mais, quelques jours plus tard, il s'avéra que ce verbe n'avait plus rien de péjoratif en soi. Le 30 juin 1933, Goebbels déclarait à l'École supérieure de politique que la NSDAP avait « monté une gigantesque organisation, de plusieurs millions, qui regroupait tout, le théâtre et les jeux du peuple, le tourisme sportif, les randonnées et le chant, et que l'État soutenait par tous les moyens ». À présent, *aufziehen* exprimait un acte parfaitement sincère, et lorsque le gouvernement triomphant rendit compte de la propagande qui avait précédé le référendum sur la Sarre, il parla d'une « action grandement montée ».

Ce terme, qui est un terme technique au départ, descriptif, devient à usage métaphorique dévalorisant, puis subit une transformation qui consiste à le valoriser : notons cette idée qu'il reprend de Bergson, à savoir « automatiser le vivant ». Ce qui était péjorant avant Hitler, à savoir l'automatisation du vivant, était maintenant porté aux nues.

Il ne serait plus venu à l'esprit de personne d'associer ce mot à une réclame. En 1935 paraissait chez Holle & C^o la traduction allemande du texte anglais : *Seiji Noma, autobiographie du magnat de la presse japonaise*. Il y est écrit, en toute bonne foi : « Dès lors, je me résolus [...] à monter une organisation exemplaire pour l'éducation des futurs orateurs. »

L'insensibilité absolue au sens mécanique de ce verbe vient de ce qu'il est employé plusieurs fois à propos d'une organisation. On voit ici clairement une des contradictions les plus fortes de la LTI : alors que partout elle met l'accent sur l'organique, sur ce qui pousse naturellement, elle est envahie d'expressions mécaniques et ne sent pas la rupture de style et l'indignité de combinaisons telles qu'une « organisation montée ».

« Reste à savoir si l'on peut rendre les nazis responsables de *aufziehen* », m'objecta F. Pendant l'été 1943, nous faisons partie de la même équipe de nuit affectée au tambour mélangeur qui fabriquait les tisanes allemandes. C'était un travail très pénible, surtout avec la chaleur, parce que nous devions garder la tête et le visage couverts, comme des chirurgiens, à cause de la terrible poussière. Pendant les pauses, nous ôtions lunettes, bavette et calotte — F. portait une toque de magistrat, il avait été conseiller au tribunal de grande instance —, puis nous nous asseyions sur une caisse et nous nous entretenions de psychologie des peuples, quand nous ne discussions pas de la guerre. Il a

⁴ NDT. Magnus Hirschfeld, directeur de l'Institut de sexologie de Berlin (1868-1935).

péri dans la nuit du 13 au 14 février 1945⁵, comme tous ceux qui habitaient la maison de juifs dans l'étroite Sporergasse.

Il prétendait avoir déjà lu et entendu le verbe *aufziehen* dans un sens tout à fait neutre aux alentours de 1920. « À la même époque et de la même manière que "placarder" [*plakatieren*] », disait-il. Je lui rétorquai que je n'avais pas souvenir d'un *aufziehen* ayant un sens neutre en ce temps-là et que l'association de ce verbe, dans sa mémoire, avec « placarder » m'incitait plutôt à déceler une connotation péjorative.

Ces deux types en train de discuter de philologie et de psychologie dans cette usine ! la force de l'exister...

Mais surtout, et il s'agit là d'une position que j'observe par principe dans toute réflexion de ce type, surtout, je ne me soucie jamais d'établir la première apparition d'une expression ou d'une valeur linguistique donnée car, dans la plupart des cas, cela se révèle impossible, et quand on croit avoir trouvé la première personne qui a employé ce mot, on finit toujours par lui trouver un prédécesseur. Que F. regarde dans le *Büchmann*⁶ à l'article « surhomme » : le mot serait attesté dès l'Antiquité.

Et moi-même j'ai découvert récemment un « sous-homme » dans ce vieux Fontane, dans le *Stechlin*, alors que les nazis sont si fiers de leurs « sous-hommes » juifs et communistes et de la « sous-humanité » correspondante.

Eh bien, qu'ils en soient fiers, tout comme Nietzsche, malgré d'illustres prédécesseurs, peut être fier de son surhomme. Car un mot, une connotation ou une valeur linguistique donnés ne commencent à prendre vie dans une langue, à exister vraiment que lorsqu'ils entrent dans l'usage d'un groupe ou d'une collectivité et y affirment son identité. En ce sens, le « surhomme » est incontestablement une création de Nietzsche, quant au « sous-homme » et au verbe *aufziehen* (dans son acception neutre et exempte d'ironie), ils sont certainement à mettre sur le compte du Troisième Reich.

Leur heure sera-t-elle passée avec celle du nazisme ?

Je fais tout mon possible pour qu'il en soit ainsi, mais je reste sceptique.

J'ai rédigé cette note en janvier 1946. Le jour suivant, le *Kulturbund* de Dresde tenait séance. Y assistaient une douzaine de personnes choisies pour leur esprit et qui, par conséquent, devaient servir d'exemples. Il était question de l'organisation d'une de ces semaines culturelles, alors monnaie courante, et en particulier d'une exposition d'arts plastiques. Un de ces messieurs affirma que certains des tableaux gracieusement offerts au nom de la « solidarité du peuple » et qui devaient être intégrés à l'exposition étaient des croûtes. Il lui fut aussitôt répliqué : « Impossible ! si nous organisons une exposition d'arts plastiques ici, à Dresde, il faut qu'elle soit grandement montée et intouchable. »

La messe est dite. Dans l'introduction du livre, une nommée Sonia Combe dit, en parlant de cette nouvelle époque de Klemperer : « Un État qui le tient : il n'a plus nulle part où aller. Les faits sont là, cette force de caractère dont Klemperer avait su faire preuve dans d'autres circonstances lui fait maintenant défaut. » C'est une connerie ! Il suffit de voir cet exemple. Je vous ai cité celui-là parce que c'était relativement bref, mais ils sont nombreux.

⁵ NDT. Jour du bombardement de Dresde par les Alliés.

⁶ NDT. Recueil de citations du nom de son auteur.

Suivons l'idée de Klemperer. Vous connaissez la position générale de Giorgio Agamben, qui a beaucoup réfléchi à l'imprégnation de ce qui s'est passé dans les camps de la mort dans les modes de vie, de pensée, et de faire de la politique actuels ; sa réflexion est d'une grande richesse. On peut penser que la présence nocive de ce qui a été créé à ce moment-là, et de bien d'autres choses encore, peut être attestée dans la situation actuelle. On peut dire que le mot dont Klemperer fait remarquer qu'il persiste dans son acception nazie, concerne justement le fait de transformer en quelque sorte le vivant en organisation, l'organisme en organisation. Et cette chose-là ne prête plus à rire. Bergson expliquait que le rire, était lié à cette mécanisation du vivant. Sous le Troisième Reich cette chose était devenue tout à fait valable, au contraire, et ne méritait plus cette négativité. Qu'en est-il maintenant ? À mon sens on peut se poser cette question légitimement. Je crois qu'on doit tirer les leçons de Klemperer. Certes, il participait à toutes les réunions auxquelles il était convié par l'État bureaucratique, car il ne s'agissait pas pour lui d'être éliminé après avoir tenu jusque là. Il continuait simplement son chemin, mais d'une autre façon. Après la clandestinité totale, il passait à la semi clandestinité.

Mais les mêmes forces étaient à l'œuvre, ce que mon petit camarade, Lev Davidovitch Bronstein, que je continue d'apprécier, — l'auteur de ce chef d'œuvre : *Histoire de la révolution russe*, et de *Staline*, où il appelait ces deux despotes les « étoiles jumelles » —, avait noté. Il faut dire qu'il était juif et qu'il avait pressenti un grand nombre de choses au moment du Thermidor russe, c'est-à-dire au moment de l'arrivée au pouvoir de la bureaucratie, au nombre desquelles cette collusion entre la bureaucratie dite soviétique et la bureaucratie nazie. Klemperer note cette continuité : il dit que ces mots persistent à travers les régimes en apparence si opposés.

Lisez, par exemple, les mémoires d'un nommé Rudolf Hoess, qui a créé le camp d'Auschwitz en 1933, à la demande de Hitler, des mémoires qu'il a écrites pour sa défense, juste avant d'être pendu, vous ne lirez qu'une chose : comment organiser le traitement du trajet vers la mort ? comment organiser la mort elle-même ? et comment traiter les corps ensuite ? C'est la grande préoccupation, la seule. Lisez tous ces témoignages, et vous aurez une idée de ces gens-là. Lisez, par exemple, *Eichmann à Jérusalem* de Hannah Arendt, vous verrez que la défense d'Eichmann consistait entièrement dans ce souci d'organisation. Certes il disait avoir répondu aux ordres, ce qui constitue le minimum que peut avancer un bureaucrate, mais il tirait une grande fierté de ce qu'il avait organisé : les voyages en train de millions de personnes pour arriver à destination. Quant à savoir ce qui se passait dans les camps, ce n'était plus son affaire.

On peut donc dire que ce système est un mode d'organisation bureaucratique. Évidemment, la question qui maintenant se pose est la suivante : qu'en est-il de tout cela actuellement ? On peut y répondre de différentes façons.

Il faudrait se consacrer un peu à l'observation des mots, à ce travail qu'a mené Klemperer avec une finesse remarquable, et je vous y invite parce que ça en vaut la peine.

Regardez dans les journaux les mots qui arrivent, je pense par exemple à un mot comme *definitely*, vous n'avez pas manqué de noter qu'un grand nombre de personnes vous disent « définitivement » au lieu de « absolument » ou « tout à fait ». C'est saisissant. Regardez dans les journaux, écoutez les conversations, et vous verrez le « définitivement » qui finit par arriver. C'est très intéressant parce que c'est quand même la « solution définitive » de la question juive qui est là derrière, or c'est un faux ami. Il s'agit là d'un déplacement de sens.

Il ne s'agit pas d'un mot qui serait l'invention de quelqu'un, ce que dit d'ailleurs très bien Klemperer, mais du témoignage du fait que quelque chose persiste, qu'il y a du définitif, et que ce définitif a des échos avec la « solution finale », mais il s'agit là de la résolution « définitive ».

« Final » a la même racine que « définitif », ce qui a son intérêt propre parce qu'en anglais, cela veut dire « absolument », « tout à fait », mais « définitivement » signifie autre chose en français, a une autre connotation, et c'est en train maintenant de prendre cette connotation absolue en laissant derrière le sens ancien de la définitivité, qui me semble être le point nodal de cette histoire.

Voilà un des exemples, disons, philologiques.

Autre chose, la substitution au vivant de l'organisation. On parle, à l'occasion, des CASA : les Centres d'Accueil et de Soins Ambulatoires. Cela essaie de faire penser à des douceurs, à la maison, à toutes ces choses-là, d'autant que le soin ambulatoire permet justement de maintenir un contact avec la maison. On peut donc dire que c'est une trouvaille, sauf que le fait d'appeler ça le CASA est une façon de faire rentrer de l'organisation dans le vivant de la maison. On a tous ces néologismes actuels que produisent les bureaucrates, qu'on trouve maintenant sous toutes les plumes : la « qualité », par exemple, les « ingénieurs qualité ».

Je ne sais pas si vous prenez la mesure de cette horreur absolue. On vous parle de qualité, de critères de qualité, que vous obtiendrez si vous cochez des cases : on est en train de transformer quelque chose qui, ma foi, est une puissance d'être, en une chose totalement analysable, « définitivement analysable ». Lisez les rapports de l'ANAES, l'organisation qui supervise tous les établissements et qui leur donne l'imprimatur, — vous les trouverez sur internet. Dans tous, remarquez la présence d'une phrase magique, et comme vous le savez, les phrases magiques sont intéressantes : « cet établissement est habilité dans la mesure où il a montré une réelle implication dans la démarche qualité ».

Cette phrase doit exister. C'est-à-dire que si vous êtes un établissement, puisque maintenant tout vivant peut être un établissement, si vous êtes un établissement, et que vous voulez être agréé par l'ANAES, eh bien, vous devez être engagé résolument dans la « démarche qualité ». Que vous vous rendiez coupable de toutes les saloperies du monde à côté importe peu, parce que la « qualité » n'a rien à voir avec les saloperies. On voit un petit peu la même chose avec ce qu'on appelle la « maltraitance ». Maintenant, la maltraitance, qui est un phénomène qui est un certain type de rapport humain, devient un objet, et un objet ayant une certaine absoluité, défini par des critères : si vous giflez quelqu'un, c'est de la maltraitance ; si vous lui donnez des yaourts périmés, c'est de la maltraitance ; si vous lui donnez un produit dont la « traçabilité » n'est pas assurée, c'est de la maltraitance.

Je me souviens avoir réussi à faire en sorte que des personnes d'une MAS, après trois ans d'un gros travail, puissent faire une convention avec une petite municipalité des Pyrénées, pour que celle-ci les reçoive. Le conseil municipal s'était réuni avec quelques « résidents » pour authentifier l'accord, et ils décident de faire une cargolade, qui remplace le tabernacle et la liturgie, une cargolade dans la nature, pour sanctifier, comme on le fait ici. Interdiction est faite aux « résidents » de participer à la cargolade parce que la saucisse n'était pas « traçable ». Je garderai de cette expérience un souvenir « définitif ». « La saucisse n'était pas traçable », et les personnes de la MAS n'ont pas pu se rendre à la cargolade, à la suite de quoi le village s'est un peu désespéré, et ça s'est arrêté là. On peut se demander où se situe la maltraitance, n'est-ce pas ? Nous savons un peu, nous, ce qu'est la maltraitance, mais nous pouvons désormais l'oublier, parce que cela ne sert strictement à rien car la maltraitance est *définitivement* définie.

Je me rappelle la fois où des inconscients de la DDASS, du conseil général, et de la préfecture des Pyrénées Orientales m'avaient demandé de venir animer un colloque qu'ils organisaient sur la maltraitance. Quel souvenir ! Je leur avais dit que je viendrais à la condition d'avoir une totale liberté de parole, ce à quoi ils avaient consenti. Dès les premières minutes j'ai appris que seuls les cadres du Centre de Banyuls avaient été autorisés à venir au colloque. Or la DDASS venait de décider la fermeture de ce Centre parce que des plaques de plâtre étaient tombées du plafond. Cela signifiait que certains enfants polyhandicapés allaient devoir

retourner dans leurs familles, partir dans d'autres centres, etc. Une horreur absolue quand on sait la délicatesse qui est nécessaire pour établir des contacts avec des enfants polyhandicapés, la nécessité de les suivre dans la continuité, la fragilité de ce travail de dentelle. D'ailleurs, si des plaques avaient pu tomber, c'était lié au fait que la DDASS n'avait pas donné assez d'argent pour maintenir l'établissement en état, mais ça il ne faut pas le dire. Je commence alors mon discours en disant : « eh bien voilà, nous avons un très bel exemple de maltraitance, c'est ce dont vous vous êtes rendus coupable en empêchant les éducateurs et les infirmiers de Banyuls de venir apprendre ici ce qu'est la maltraitance, ceux-là mêmes que vous avez traités de maltraitants dans la presse locale ». Inutile de vous dire que j'ai obtenu un franc succès, je me suis fait copieusement insulter, — mais j'ai tenu jusqu'au soir. Je devais conclure le colloque, ce que j'ai fait, avant que la DDASS ne fasse sa propre conclusion.

La « maltraitance » se présente là aussi comme quelque chose qui est défini. Est-ce que vous ne notez pas que toutes ces choses qui étaient vivantes, qui, certes, pouvaient être définies dans le dictionnaire, avec un sens, pour quand même limiter les possibilités d'interprétation mais avec en même temps une grande ouverture, c'est-à-dire soumises au vague du contexte. Par exemple, une gifle, ça peut être une très bonne chose. Je le dis parce que c'est vrai. Donner une gifle, c'est parfois un acte profondément sain dans un établissement, ça dépend duquel, ça dépend à quel moment, ça dépend où c'est fait, ça dépend qui le fait, dans quel rapport, qu'est-ce qu'on en attend. Évidemment, si l'on donne une gifle en réponse immédiate à une agression, là le côté pulsionnel n'y retrouve pas ses marques, mais dans certains cas ça peut être très important.

Ce mécanisme d'objectification a été décrit depuis longtemps, par Lukács et l'aliénation, Sartre et la réification... tous ces gens-là depuis longtemps ont bien vu qu'il y avait quelque chose d'important qui était en train de sourdre. Cela correspond tout à fait à ce que note Klemperer sur le « monter », c'est-à-dire que ce qui pourrait être, pour nous, objectification, réification, quelque chose où l'on devrait dire « pouah ! », devrait nous conduire au « bravo ! ».

J'ai un exemple. Edwige Richer, médecin à Château Rauzé, la clinique de l'éveil de coma où je vais travailler de temps en temps, est convoquée par les infirmières pour qu'elle s'extasie devant les transmissions ciblées — qui ne l'étaient pas avant ! À la fin de l'exercice, l'infirmière la plus « ciblée » lui dit alors « qu'en pensez vous ? » « Ah, est-ce que je peux vous demander de me montrer les papiers que vous vous échangez pendant la réunion ? » Sur ceux-ci il y avait des remarques comme « aujourd'hui untel s'est réveillé un peu grognon, il faudra faire gaffe », ce qui n'apparaît pas dans les transmissions ciblées. Dans les transmissions ciblées on pèse le caca, on évalue le pipi, on regarde la taille de la blessure, l'ampleur des boursouffures, et ce qui se passe, l'humeur, toutes ces choses-là, ça n'en fait pas partie, et ça passe par les petits papiers ! On voit bien la normalisation bureaucratique à l'œuvre. Je parlais alors à une équipe des « petits papiers », et la personne qui était en charge bureaucratique de l'équipe dit « ah, mais c'est formidable ! il faudrait pouvoir rentrer les petits papiers dans Cortexte ! » Cortexte, c'est l'instrument diabolique qui empêche les gens de travailler actuellement, c'est-à-dire qu'au lieu d'être auprès des personnes qu'on soigne, il faut nourrir l'ordinateur, cocher des cases, rentrer des transmissions ciblées dans Cortexte. Mais qui lit Cortexte ? je serais curieux de savoir, tout ce qui est écrit actuellement, qui le lit ? c'est impressionnant, peut-être seul l'ordinateur lit ce qui est écrit. Les dossiers, jusque là, avaient une certaine vie. Je me souviens par exemple quand je travaillais dans une MAS, de temps en temps, et à peu près tous les mois, on s'occupait d'une personne avec l'équipe autour d'un dossier, et on ramassait tout : le dossier médical, le dossier administratif, le dossier éducatif, le dossier de l'orthophoniste, et on compulsait, on lisait le dossier, on faisait des commentaires à haute voix sur ce qu'on lisait. Je me souviens d'une jeune femme, qui

avait à peu près trente cinq ans, et qui ne pouvait que ramper. On a appris qu'elle avait été une des premières à avoir bénéficié de la médecine moderne puisque sa mère avait pu accoucher à cinq mois, et qu'on l'avait sauvée. Depuis elle rampait sur le sol, elle bavait, ne parlait pas. Je ne me prononce pas, mais je note simplement une chose comme celle-là. Personne ne le savait, et du coup ça a fait porter un autre regard sur cette jeune femme. D'ailleurs quelque temps après elle a commencé à se redresser, c'est pour dire. Prenez maintenant Cortexte, et dites-moi si vous êtes capable de lui permettre de se redresser le lendemain, — je n'en suis pas sûr parce qu'il n'y a pas les petits papiers. Eux sont écrits à la main, par des gens qui s'impliquent, donc ils les écrivent avec leurs corps, pas sur l'ordinateur, qui fait l'économie du corps, en faisant attention à ne pas faire de fautes d'orthographe, alors que là, sur l'ordinateur, on s'en fout, parce que de tout façon on sait que ce ne sera pas lu. Écrit, on sent que ça s'adresse à quelqu'un, on sait pas qui, mais on s'applique pour écrire, enfin toutes ces choses-là, tout à fait élémentaires, qui sont les rapports humains. Maintenant, d'avoir été machinisés, eh bien c'est foutu, on opérationnalise finalement tout ce qu'il y a de vivant dans le rapport de la parole. Parce qu'on peut dire que recueillir le dossier, je ne dis pas tout dans le dossier, il ne faut pas exagérer, il y a des parties hautement étatiques dans le dossier, il y avait aussi des gens dans le dossier qui écrivaient des trucs dont on n'avait strictement rien à faire ; je ne suis pas en train de dire que c'était mieux avant, comme le dit machin, mais il n'empêche qu'il y avait au moins des traces tangibles de la vie de cette femme, tangibles, avec des gens qui l'avaient approchée, et qui avaient par exemple pu noter un certain nombre de choses dont on a pu se servir ensuite, des choses qu'elle faisait quinze ans auparavant, avant d'arriver à la MAS et qu'elle ne faisait plus, personne ne savait qu'elle les avaient faites, mais que dès lors qu'elle avait pu les faire, elle pouvait peut-être les refaire. Vous voyez, de choses comme ça, toutes simples.

Un autre exemple, l'histoire de la main-courante : il faut une main courante dans un certain IME. Le type à qui on dit qu'il faut installer la main courante sait, lui, que ça ne va pas marcher, et il le sait parce que la main courante est censée prendre racine sur des murs qui ne sont pas porteurs, —des briques creuses. Il l'a dit, quand même. On lui a répondu que la Ddass avait demandé des mains courantes. La première fois qu'un type pose la main dessus, évidemment, ça tombe. Alors qu'est-ce qu'on fait ? est-ce qu'on va renforcer le mur ? non, on va mettre de côté les mains courantes puisqu'on les a achetées, et qu'on a ainsi répondu à la demande expresse de la DDASS. Vous voyez la chosification, par où ça passe, c'est tout à fait extraordinaire.

De même, un IME se crée, la DDASS réclame, puisqu'il s'agit d'un IME de polyhandicapés, qu'ils aient des lits médicalisés, 8000€ le lit. Ils achètent tous les lits médicalisés, 8000€ multiplié par une trentaine de jeunes, 240 000€ de lits. On ramasse tous les jeunes qu'on peut pour remplir l'IME et là, il n'y a que quatre polyhandicapés, et tous les autres, qui sont valides, n'ont pas besoin de lits médicalisés, mais ils sont sur des lits médicalisés, à 8000€. Vous voyez ça, « mais la DDASS... » etc., je vous passe la suite.

Cette organisation dont les racines ont poussé bien en amont dans le fumier du Troisième Reich et du stalinisme, nous offre maintenant ses plus belles fleurs. On voit la manière dont la langue est intrusée, si vous me permettez ce néologisme (tiré de l'anglais !), par toutes les saloperies bureaucratiques. Elle l'est par le biais de ce mécanisme dont l'existence a été « montrée » dans cet extrait de LTI, à savoir la robotisation du vivant — le « robot » a été d'abord l'« ouvrier », dans la langue russe. Est-il nécessaire d'épiloguer ? Ce qui nous est proposé, c'est exactement de cela dont il s'agit : traiter le vivant, non pas comme organisme mais comme une organisation.